

“Mes images ont toujours un côté sale” : Lucile Boiron expose ses photos au scalpel

🕒 5 minutes à lire

Elodie Cabrera

Publié le 13/01/21 mis à jour le 26/02/21

Figure montante de la photographie, Lucile Boiron lorgne les corps étrangers et familiers dans des tonalités suaves et tranchantes. Sa série “Womb”, où se mêlent sublimes charognes et chairs chamarrées, est exposée à Paris. Rencontre.

Le corps dans sa vérité crue. Corruptible et périssable. Lucile Boiron, 30 ans, ausculte chairs et épidermes d'un œil avide, envieux, tendre et féroce à la fois. Des rivières de varices à la rondeur d'un sein adolescent, des entrailles poisseuses d'un maquereau à la fermeté d'une figue laiteuse... Il y a évidemment quelque chose de sensuel au creux de ces introspections visuelles qui ont fait l'objet d'une publication en 2019, *Womb* (éd. [Libraryman](#)), largement salué par le monde de la photo. Bonne nouvelle, elles s'exhibent actuellement à la [galerie Madé, dans le cadre de la manifestation Photo Saint-Germain](#). L'occasion de radiographier la pratique de cette redoutable observatrice pour qui « *la photographie est une façon de digérer le monde, fragment par fragment* ».

Disséquer le monde

Enfant, elle avait tendance à s'émerveiller devant les processions de fourmis. « *Ma mère disait que c'était un calvaire de se balader avec moi, tant je m'arrêtais tous les deux mètres pour examiner l'infiniment petit. J'ai beaucoup disséqué le monde qui m'entoure avant de le photographier.* » C'est dans le giron familial, maternel, que cette jeune artiste passée par l'école Louis-Lumière et collaboratrice du journal *Libération* est allée scruter à la loupe les sujets de sa série *Womb* (comprenez « matrice » ou « utérus » en français). Si on y croise sa mère, sa grand-mère, ses cousines et sœurs, ce corpus porte moins sur la famille que sur les corps familiers. Ceux que la complicité et les liens du sang autorisent à regarder de près, avec insistance et sans complaisance.



La photographe débusque sur les chairs offertes au soleil la morsure du temps et les stigmates de l'été. S'y dévoilent rides, égratignures, boutons. La sueur qui perle sur un front, les plis d'un cou tanné ou la corne ramollie d'un orteil ayant trop mijoté dans la piscine. Dans les fruits et viandes que l'on dévore sans sommation, sans même les avoir passés à la cassolette, elle traque les veines, les viscères, le duvet qui vient s'y former quand ils ont trop végété sous la chaleur. Un éloge de la vie qui grouille et lentement se consume. Car en se flétrissant avec les années, la peau de pêche dit bien sa nature. Elle est matière. Vivante. Vouée à disparaître, guettée par l'obsolescence programmée.

Obscène, mais sans arrière-pensée

De là à y déceler un appétit pour le mauvais goût ? Lucile Boiron assume. « *Mes images ont toujours un côté sale, qui tache. Elles sont obscènes dans le sens où elles montrent ce qui normalement se dérobe au regard et doit rester hors de la scène. Si excitation il y a, c'est plutôt dans l'acte photographique lui-même que je le ressens. Ce sont des images pulsionnelles comme disait Deleuze. On peut d'ailleurs parler de libido, car elles ne relèvent pas seulement de l'énergie sexuelle, mais aussi de l'énergie créatrice. Ce n'est pas un hasard si je photographie surtout en été quand la nature est en ébullition.* » Aux projecteurs des studios, la trentenaire préfère les lumières naturelles et zénithales, les plus cruelles. Entre midi et 14 heures, « *quand le soleil cogne et écorche, quand tout éclot et décline* ».

Si l'éclairage est prépondérant dans son approche, la couleur le talonne de près. Ses décoctions chromatiques ? Elle les doit tout autant aux peintres, à Lucian Freud (« où les chairs tirent sur le verdâtre, le rose tendre »), à Francis Bacon (« j'ai trouvé ça immonde la première fois ») qu'à l'imagerie cathodique criarde des années 1990 et aux films de Jacques Demy (« un réalisateur qui pensait ses plans comme des tableaux »). Apothicaire de l'argentique, elle aime transformer la matière, triturer sciemment sa palette en s'essayant à des tirages sur papier nacré et créer des passerelles entre l'univers tangible et ses mondes originels.

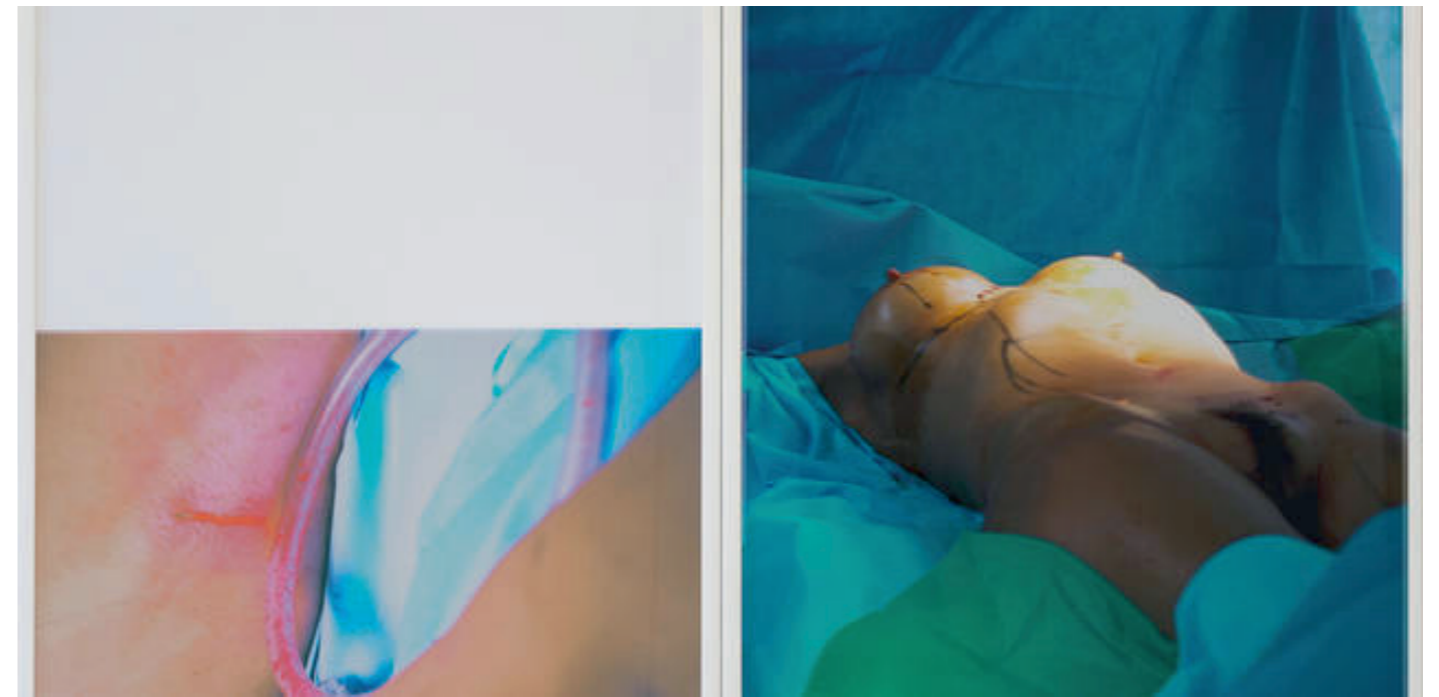


Des images mi-amoureuses, mi-meurtrières

L'ambiguïté avec laquelle Lucile Boiron observe son microcosme rejaillit sur l'ambivalence que l'on ressent face à ces échantillons nappés d'une inquiétante étrangeté. Répulsion ou attirance, pourquoi choisir ? Il se joue une tension dans ses images entre bienveillance et cruauté, « *mi-amoureuses, mi-meurtrières* » précise-t-elle en citant le *Roi des aulnes*, de Michel Tournier. L'ogresse remplie d'admiration voit dans la photographie « *un rapt, une manière métaphysique de posséder l'autre, faire son image sienne* ».

Décortiquer, dépiauter, désosser, l'appareil photo a tout du microscope et du scalpel entre ses mains. La preuve avec le livre en préparation au titre évocateur, *Mise en pièce*, qui mélange deux travaux réalisés à plusieurs années d'intervalle. La première série est tirée d'une immersion dans un bloc opératoire où elle documentait des interventions de chirurgie esthétique – augmentation mammaire, liposuction – dans le cadre d'une

commande pour le magazine *M le mag* [ces images-là n'ont pas fait l'objet d'une publication, ndlr]. La seconde a pris forme pendant le premier confinement, à un moment où, isolée, elle s'est résignée à devenir son propre modèle, et utiliser un appareil numérique, faute de pellicules. Elle y met en scène ses humeurs, se photographie tranche par tranche. Confectionne en parallèle d'étonnantes compositions organiques à partir de fleurs, boyaux et cervelles. « *Et puis j'ai eu un flash. J'ai compris que je rejouais ce que j'avais vu et vécu dans ce bloc. J'avais disséqué mon propre corps.* »



Naître dans un corps qu'on n'a pas choisi

Ennemies, nos névroses sont parfois nos meilleures alliées, un fuel fielleux auquel on carbure. Insatisfaite depuis son enfance de son apparence, cette séduisante brindille aux yeux clairs ne cache pas le combat qu'elle mène avec sa silhouette, ni les discrètes retouches qu'elle lui a apportées. « *L'enveloppe corporelle, c'est la première limite de l'homme, un véhicule et un tombeau, argue-t-elle. C'est aussi la première injustice : naître dans un corps qu'on n'a pas choisi et qui va, au fur et à mesure, s'autodétruire. Le fait de disséquer cette emprise-là permet de la rendre plus tolérable. Au fond la chirurgie esthétique, tout comme la photographie, est une manière de garder le contrôle, ou du moins d'en avoir l'illusion.* »